

Livre II : L'Écriture Judéo-Chrétienne

Chapitre 4 : Le Logos d'Héraclite et le Logos de Jean

A. Le Logos dans la philosophie

C'est Héraclite qui introduit le Logos dans la philosophie en en faisant l'objet du discours philosophique, c'est-à-dire un principe divin, rationnel et logique d'organisation du monde.

Jean utilise aussi le mot Logos pour désigner le christ rédempteur comme associé à l'œuvre de Dieu et Dieu lui-même.

Dans les premiers siècles le christianisme se défie de la pensée grecque et lui préfère l'analyse scripturaire et exégétique, mais au Moyen Âge le processus s'inverse au profit de la philosophie.

L'apparition d'une philosophie chrétienne rapproche les deux Logos et semble faire des philosophes grecs des précurseurs de la pensée johannique comme les philosophes juifs furent vus comme précurseurs du christ.

Cependant le rationalisme moderne rejeta cette idée et considéra le christianisme comme un imitateur des penseurs grecs. Ainsi les penseurs chrétiens voient les grecs comme des théologiens qui s'ignorent quand les penseurs modernes non chrétiens voient les chrétiens comme des imitateurs. Cependant tous accordent au mot Logos le même signifié, c'est-à-dire le même contenu linguistique.

B. Les deux Logos chez Heidegger

Heidegger rejette cette idée de l'unité des Logos. Comme beaucoup de penseurs modernes il voit dans le Logos johannique l'expression du rapport maître-esclave que Hegel décrit à propos de l'Ancien Testament. Cette idée est encore plus fautive appliquée au Nouveau Testament qu'elle l'est déjà pour l'Ancien.

Par contre Heidegger reconnaît que le rassemblement d'opposés qu'effectue le Logos grec a partie liée avec la violence.

L'erreur qu'il commet est de vouloir différencier les deux Logos en les associant finalement dans la notion qu'ils sont violents tous les deux. Or, si le Logos grec contient bien la violence du sacré destiné à éviter l'auto-destruction des doubles, ce n'est pas le cas du Logos johannique, sauf si l'on commet l'erreur de lire le texte chrétien selon la vision sacrificielle.

En associant les deux Logos dans cette violence, sacrée pour l'un, sacrificielle pour l'autre, Heidegger reproduit un phénomène de doubles qui s'installe finalement au cœur de la pensée européenne.

En confondant le christianisme sacrificiel avec le texte chrétien (Nouveau Testament), la pensée moderne se prive de comprendre que le processus violent lié au sacré dans la pensée grecque arrive à son terme dans le Nouveau Testament. Le messager du Dieu de l'Évangile ne vient pas transmettre un message de violence. Cette non-violence divine sans intérêt change radicalement d'aspect si les hommes en font le modèle de leur propre conduite parmi d'autres hommes.

Mais Jésus n'est pas qu'un simple messager puisqu'il applique lui aussi la parole non-violente du Père.

On n'est pas dans le rapport maître-esclave identifié par Heidegger mais au contraire dans un rapport d'amour non différencié.

C. Définition victimaire du logos johannique

L'amour comme la violence abolit les différences ce qui renvoie l'idée que les sages et les habiles sont impuissants à voir ce que voient les petits enfants.

Cette spécificité du Logos johannique se voit dans le Prologue de Jean qui fait du Logos l'étranger au monde. Si la culture humaine repose sur le Logos héraclitéen — celui de la violence sacrée — celui de Jean est étranger à cette violence car étranger au monde. Et il révèle la vérité de cette violence en se faisant expulser du monde.

La culture humaine commet toujours l'erreur de rapporter le Logos johannique à celui de la violence et c'est pour cela que ce message est resté incompris.

Tous les efforts humains visant par la lecture sacrificielle à expulser le Logos non-violent n'aboutissent,

en fait, qu'à mieux le révéler. Pour autant le Logos de l'amour laisse faire car plus le Logos de la violence provoque son expulsion, plus il le révèle comme étant alors que le Logos de la violence ne peut avoir une apparence que par son rejet du Logos de l'amour.

D. « Au commencement »

L'apparente ressemblance entre le début de l'Ancien Testament et le début du Prologue de Jean fait de ce dernier un *recommencement* de la Bible dans la perspective du Logos émissaire. Mais le Prologue de Jean inverse le principe d'expulsion. Dans le mythe d'Adam et Ève, la divinité expulse l'homme alors que dans le Prologue de Jean c'est l'humanité qui expulse la divinité : « *Il est venu chez lui et les siens ne l'ont pas reçu* » (Jn I – 10, 11).

E. Amour et connaissance

L'amour dans le Nouveau Testament, loin d'être un abandon au non-savoir constitue à la fois l'être divin et le fondement de tout savoir vrai. Il échappe aux illusions haineuses des doubles car il révèle les processus victimaires qui sous-tendent les significations culturelles. Ce détachement qui mène à la connaissance vraie n'est pas compatible avec un processus purement intellectuel car il est illusoire puisqu'il n'affronte pas l'épreuve décisive de l'opposition des frères ennemis.

Seul l'amour est révélateur car il échappe à tout esprit de vengeance et de revanche. Mais nous rejetons sa révélation de nos divisions et nous lui en faisons porter la responsabilité.

Notre situation est semblable à celle des pèlerins d'Emmaüs qui cheminent à côté du christ sans le reconnaître alors qu'il leur enseigne la leçon à tirer de l'Ancien Testament. Ils n'avaient rien compris car ils voyaient la mort de Jésus sous une forme sacrificielle. Grâce à cette lecture à rebours l'erreur initiale apparaît. La culture occidentale nous éloigne du christ par la lecture sacrificielle mais en fait le christ est près de nous et nous enseigne la bonne lecture.

La connaissance classique nous éloigne du vrai savoir c'est pourquoi il faut penser de façon scandaleuse c'est-à-dire à rebours de la pensée classique.